

Les onomatopées et les théories de la glotto-genèse, II p. Onomatopėja ir glotogenezė teorijos, II d.

LINGUISTICS / KALBOTYRA

Danguolė Melnikienė

Prof. dr. l'université de Vilnius, Département des langues romanes.

 <http://dx.doi.org/10.5755/j01.sal.0.29.16440>

Les onomatopées, cette forme curieuse de la combinaison des « mots » et du « chant », constituent depuis longtemps un objet de recherche pour les philosophes, linguistes et lexicographes. Nées à différentes époques historiques, elles ont continué à prendre de l'ampleur au cours des deux derniers siècles et sont susceptibles de mettre en relief les aspects les plus importants de ce phénomène qui oscille entre philosophie du langage et linguistique. Dans cet article, composé de deux parties, nous nous intéressons aux théories de la glotto-genèse, créées de l'antiquité à nos jours, qui sont souvent considérées comme parfaitement onomatopéiques. Mais le rôle de l'onomatopée y est-il vraiment aussi capital qu'on le prétend ? Que se cache exactement derrière la notion d'onomatopée ? Cette dernière coïncide-t-elle pleinement avec la notion de l'origine, créée à l'époque antique ? Afin de répondre aux questions formulées ci-dessus, nous avons étudié de nombreux textes appartenant à différentes époques : des auteurs antiques d'abord (Platon, Aristote), puis des philosophes et des écrivains du XVII^e (Gottfried Wilhelm Leibniz), du XVIII^e (Johann Gottfried Herder, Jean-Jacques Rousseau) et du XIX^e (Charles Nodier) siècles, et enfin des auteurs du XX^e siècle (Otto Jespersen, Gérard Genette, Henri Meschonnic). Nous avons essayé d'y dépister les traces des théories onomatopéiques de la glotto-genèse et de les présenter à la lumière des recherches linguistiques actuelles.

MOTS-CLÉS : onomatopées, origines des langues, théories de la glotto-genèse, Herder, J. J. Rousseau, Genette.

« La main éducatrice de la nature » et le facteur de « l'être émotif » (Herder, 2010, p.18) dans la formation du langage sont évoqués à plusieurs reprises dans le *Traité sur l'origine des langues* de Herder. Rédigée en réponse à la question mise au concours de l'Académie Royale des sciences et Belles-Lettres de Berlin, cette dissertation remporta le premier prix et fut publiée en 1772 sur ordre de l'Académie. Si, comme nous l'avons constaté précédemment, Locke et Leibniz apportent des corrections significatives dans la conception divine du langage (Dieu ne met plus le langage préfabriqué dans la bouche de l'homme, mais lui attribue la faculté de créer le langage), Herder fait un pas crucial. En postulant que « l'origine divine n'explique rien et ne se laisse nullement expliquer ; elle est, comme le dit Bacon à propos d'une autre chose, la vestale sacrée – consacrée à Dieu, mais stérile, dévote, mais bonne à rien ! » (p.75), Herder renonce à toute intervention surnaturelle et se place « dans une perspective qui attend encore son signifiant, mais qui est clairement celle de l'extension de la connaissance naturelle de l'homme [...] » (Mondot, 2003, pp.17–18).

La philosophie langagière de Herder prend donc ses racines dans « la loi naturelle évidente » : « Voilà un être émotif qui ne peut garder scellée en lui aucune de ses impressions vivantes, qui doit, au moment même où chacune d'elle le surprend, et sans en avoir ni l'intention ni le choix, l'exprimer par un son. » (p.18)

SAL 29/2016

Les onomatopées
et les théories de la
glotto-genèse, II p.

Received 08/2016

Accepted 11/2016

Résumé

La conception
du langage et
de son origine
chez Johann
Gottfried Herder
et Jean-Jacques
Rousseau



Research Journal
Studies about Languages
No. 29/2016
ISSN 1648-2824 (print)
ISSN 2029-7203 (online)
pp. 5-18
DOI 10.5755/j01.sal.0.29.16440
© Kaunas University of Technology

Il est difficile de surestimer l'importance de cette citation, extraite des premières pages du *Traité*, pour la présente recherche. Elle pourrait être considérée comme l'ouverture à toute la symphonie que Herder y destine aux *sons*, *image sonore des sentiments humains*. Dans la section intitulée, *Des Sons*, le philosophe allemand expose l'essence de sa théorie du langage reposant sur la perception acoustique. Selon Herder, « il est difficile à l'âme humaine de parvenir aux concepts d'espace, de forme et de couleur », mais « la nature se manifestera à lui par les oreilles » (p.73) : « mille créatures qu'il [l'homme] ne peut voir, sembleront pourtant s'entretenir avec lui, et quand sa bouche et ses yeux resteraient constamment fermés, son âme, elle, n'en serait pas moins habitée par le langage » (p.73). Pour Herder il n'y a donc pas de doutes : « *l'oreille ne fut rien d'autre que le premier maître d'enseignement du langage* » (p.71). À titre d'exemple, il cite le cas de la brebis, du chien et de la tourterelle. Ni l'œil, ni la main de l'homme, à l'origine, ne sont capables de saisir la totalité de « tous les signaux subtilement entrelacés » (p.72) qui définissent les animaux en question : des sentiments suscités par la vue et le toucher sont encore « obscurément mêlés ». Mais le bêlement, le roucoulement, l'aboiement permettent « un signe distinctif », se dégager « de cette toile bariolée où l'on pouvait si peu discerner » (p.72). À la lumière de ces réflexions, quoi de plus logique que cette question rhétorique de Herder : « *comment pourrait-il en être autrement que ces interjections sonores sont devenues le premier langage ?* » Mais cette interrogation, signifie-t-elle vraiment que le penseur allemand identifie complètement ces *interjections sonores* du premier langage aux cris des animaux et aux bruits de la nature dans leur état brut, naturel ? Et, par conséquent, Herder est-il effectivement partisan d'une véritable théorie onomatopéique de la glotto-genèse ?

La première phrase du traité – *en tant qu'animal déjà, l'être humain possède le langage* (p.17) – devrait, à première vue, contribuer à cette hypothèse. Cependant, comme l'observe précisément Jean Mondot, « Herder n'envisage pas une composante animale permanente de la spécificité humaine. [...] Et toute la démonstration conduite par la suite va consister, on le sait, à prouver que la langue ou le langage des animaux n'a rien à voir avec celle/ celui des hommes et que les hommes eux-mêmes sont essentiellement distincts des animaux » (Mondot, 2003, pp.18–19).

Or, si nous revenons à la pensée herdérienne, postulant que les premiers mots – les verbes, car, selon Herder, « *les noms sont issus des verbes, et non l'inverse* » (p.76) – étaient « en effet immédiatement construits sur les bruits et les interjections, tirés de la nature sonore, et sont d'ailleurs encore souvent conservés ici et là sous forme interjective » (p.79), elle ne devrait pas nous induire en erreur. Car, au dire du philosophe allemand, ces interjections étaient « vivifiées par les émotions humaines » (p.80), créant « le langage naturel de toutes les créatures, déclamé en poème par l'intelligence, dans de vives peintures de gestes, de passions et d'actions ! » (p.80). Admettant que « *la première langue du genre humain fut le chant* » (p.80), Herder souligne toutefois qu'il « aurait été *aussi naturellement conforme à ses organes et à ses instincts naturels*, que le chant du rossignol l'est à ceux du rossignol » (p.82). Ainsi « c'était un chant, non pas un gazouillis de rossignols, ni une langue musicale à la Leibniz, non plus que le pur cri animal de l'émotion : c'était l'expression de la parole de toutes les créatures, portée par les gammes naturelles de la voix humaine ! » (p.82).

Sans aucun doute, Herder connaissait bien la théorie de la glotto-genèse leibnizienne qu'il évoque quelquefois dans son traité. Néanmoins la différence entre ces deux théories est fondamentale. Cette différence réside non seulement dans le fait que Herder rejette complètement l'hypothèse d'une origine divine du langage, en mettant l'« étincelle céleste de Prométhée dans l'âme humaine » et en plaçant l'homme au centre de la création linguistique. Un autre aspect, qui est d'une importance essentielle pour notre recherche, englobe la con-

ception du son imitatif (onomatopéique), chez Leibniz et Herder.

Tandis que pour Leibniz le langage est à l'origine est une pure imitation, c'est-à-dire, qu'il y trouve « la racine onomatopéique », pour Herder une telle théorie n'est pas convaincante. Herder est en effet persuadé que dès le premier moment l'homme possède son propre langage, en faisant intervenir à la fois non seulement ses sens (l'imitation pure), mais aussi sa spiritualité. D'après Herder, l'articulation mentale du son et du sens précède l'articulation de la voix, mais non pas le contraire. L'homme, aussi bien que tous les autres êtres dans la série [...], « possède sa voix et son langage formé d'après cette voix » (p.81).

Nous voyons donc que d'après Herder, le son naturel, capté par l'oreille de l'homme, ne peut jamais se transformer dans sa gorge en imitation aveugle. *Le son n'est que le déclencheur de la réflexion humaine, un stimulus majeur pour la création linguistique.* En entendant et en reconnaissant le son, l'homme le transforme en signe linguistique. Ainsi la théorie de la glotto-genèse de Herder est *phonocentrique*, mais non pas *onomatopéique*, comme celle de Leibniz.

En parlant des influences possibles sur la théorie de la glotto-genèse de Herder, André Reix évoque, outre Leibniz, deux autres personnalités importantes de l'époque. Selon ce chercheur, en général, Herder ne cite pas ses sources, mais « il peut apparaître comme le disciple de Rousseau et de Condillac », [...] car « dans le *Traité* il les oppose souvent » (Reix, 1979, p.431).

Nous croyons cependant qu'en cherchant les liens internes entre la conception du langage et de son origine chez Rousseau et chez Herder, il ne faudrait pas omettre un fait évoqué par Pierre Pénisson. D'après ce spécialiste de Herder, dans le *Traité sur l'origine des langues* « Herder se veut l'émule et le protagoniste de Jean-Jacques Rousseau, sur plusieurs registres » (Pénisson, 2003, p.101). Il est évident que ce fait présuppose l'existence d'un très large éventail des aspects à étudier pour identifier les points communs et les différences de Herder et de Rousseau.

Il faudrait, d'après nous, commencer par s'arrêter sur les « premières voix » chez Herder et chez Rousseau.

Dans le IV^e chapitre de l'essai, intitulé *Des caractères distinctifs de la première langue et des changements qu'elle dut éprouver*, Rousseau décrit d'une manière très détaillée les caractères de la première parole. « Les premières voix », représentant « les exclamations les plus vives », d'après Rousseau, sont « inarticulées ».

Nous trouvons indispensable d'apporter quelques précisions nécessaires concernant la notion d'« inarticulé ». Comme le remarque Thomas Robert, « les auteurs du dix-huitième siècle privilégiaient souvent le qualificatif « inarticulé », qui définissait le langage naturel, constitué de signes naturels, c'est-à-dire de gestes et de sons involontaires ». À son tour, le langage conventionnel est composé, d'après eux, « de signes institués, volontaires et même réfléchis » (Robert, 2009a, p.205). Cela veut dire que chaque fois, en soulignant le caractère inarticulé des « voix », Rousseau confirme sa pensée sur leur essence naturelle, « laissant peu de chose à faire aux articulations qui sont de convention » (Rousseau, 1781, p.66). Ce langage, d'après lui, était chanté, « les mots auraient peu d'articulations ; quelques consonnes interposées, effaçant le hiatus des voyelles, suffiraient pour les rendre coulantes et faciles à prononcer » (Rousseau, 1781, p.66). La conclusion qui s'en dégage est la suivante : « la plupart des mots radicaux seraient des sons imitatifs, ou de l'accent des passions, ou de l'effet des objets sensibles : l'onomatopée s'y ferait sentir continuellement » (Rousseau, 1781, p.66). Or, comme l'on peut présupposer d'après cette citation, Rousseau est assez proche de Leibniz, tenté de voir dans les premières origines des mots « la racine de l'onomatopée » (Leibniz, 2000, pp.172–173). Certes, il faudrait remarquer cependant que Rousseau est plus réticent que Leibniz, en nuancant quelque peu son affirmation par *la plupart et continuellement*. Quoi qu'il en soit, l'idée de la langue, naissant de l'imitation pure qui « peindrait sans raisonner », pour Herder est aussi inadmissible que l'idée de « toute

autre langue sur une base métaphysique ». En rejoignant Rousseau dans sa représentation du premier langage comme une chanson, composée de sons très variés, Herder estime pourtant que Rousseau n'avait fait que « la moitié du chemin » (p.82). Herder est profondément persuadé qu'aucune langue humaine, « quand bien même elle serait chantée, n'a pu naître comme de simples tonalités de l'émotion : il leur manquait quelque chose de supplémentaire, qui n'était autre, justement, que la dénomination de chaque créature d'après son langage propre » (p.82).

Ainsi, la comparaison entre ces deux conceptions de l'origine du langage nous permet-elle de remarquer que malgré leur ressemblance apparente, elles se distinguent principalement par le fait que le lointain écho de la théorie onomatopéique de Leibniz se fait entendre chez Rousseau, mais non chez Herder qui, comme nous l'avons constaté ci-dessus, exclut la possibilité de la formation du langage à partir d'une simple imitation sonore « non humanisée ».

La nature dans la voix de Charles Nodier

L'idée de l'origine onomatopéique du langage est reprise en France au début du XIX^e par Des-tutt de Tracy et surtout par Charles Nodier. Tandis que le premier, cherchant à se représenter « l'état primitif de toutes les langues » et à définir ce qu'on peut « trouver à leur origine », se contente de la conclusion qu'il n'y avait à l'origine que « quelques cris plus ou moins articulés, que nous avons appelé *interjections*, quelques mots la plupart monosyllabes, formés le plus souvent par onomatopée et servant de noms » (Tracy, 1803, p.117), le second crée sa propre théorie onomatopéique sous la forme la plus audacieuse.

En 1808, avec la publication du *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, Nodier devint le premier auteur du dictionnaire de ce type en France.

Jetons un coup d'œil sur la *Préface* de cette édition, qui, selon son concepteur, présente « quelques considérations élémentaires qui feront pressentir [son] système » et donne « de l'Onomatopée une idée plus distincte et plus précise que celles qu'on puiserait dans les vagues définitions des rhéteurs » (Nodier, 1808, p.XI). Elle revêt pour nous une importance capitale, car ce texte d'une dizaine de pages comporte des points très importants de la théorie onomatopéique de la glotto-genèse de Nodier.

Mais d'où vient cet intérêt profond et durable pour les onomatopées chez cet écrivain ? Comme le souligne Henri de Vaulchier, Nodier espérait « reconstituer le langage des premiers hommes », et « il pensait élaborer à partir de cette base les principes d'un *Dictionnaire de la langue universelle*, sorte d'Esperanto » (Vaulchier 1984, p.109). De même que ses prédécesseurs, Nodier partait de la conviction profonde que tous les radicaux primitifs étaient imitatifs, c'est-à-dire, onomatopéiques, car « aucune expression n'a été formée sans motif » (p.64). Le *Dictionnaire raisonné des onomatopées* ainsi que sa *Préface* furent donc une première ébauche à un projet aussi ambitieux que compliqué.

Dès le début, Nodier évoque le rôle capital de l'onomatopée : « il serait hors de propos [...] de rassembler les raisonnements qui attestent que les langues n'ont pas eu d'autre type, et n'ont pas suivi dans leur formation d'autre mode que cette figure » (Nodier, 1808, p.XI). D'après lui, « l'homme a composé un grand nombre de mots, d'après l'affinité de nature qu'il a cru apercevoir entre le son de certaines lettres et l'esprit de certaines idées ». Ainsi, la lettre *h*, « voyelle indéterminée, ou plutôt signe particulier d'aspiration » qui exprimait d'une manière imitative « tous les accidents de la respiration humaine », avec le temps a été consacrée « à représenter les idées qui ont rapport à l'action de saisir ou de dérober ». Une place particulière est attribuée par Nodier à la lettre *a*, « ayant été découverte la première, comme étant la première émission naturelle de la voix » (Nodier, 1808, p.XXVII).

Mais ces réflexions sur la glotto-genèse, étaient-elles complètement nouvelles et originales ?

La relecture attentive de la *Préface* révèle une « imbrication nette entre les influences littéraires et philologiques subies par Nodier » (Vaulchier, 1984, p.117), des œuvres Rousseau tout d'abord « qu'il imitait par ailleurs si servilement sur le plan romanesque » (Vaulchier, 1984, p.111). Ainsi, la voix de Rousseau résonne-t-elle quand Nodier parle des passions, déclencheurs de tout langage humain, et des climats qui sont à la base des modifications des sons de la nature. Dans sa *Préface*, Nodier intègre aussi la pensée de Court de Gébelin, auteur d'un ouvrage fondamental, *Le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne* (1775–1784), sur la possibilité de retrouver les radicaux primitifs, « imitatifs dans l'origine qui se sont altérés insensiblement, en sorte qu'on ne peut apercevoir sans une extrême attention leurs rapports avec les objets qu'ils désignent » (Court de Gébelin, 1772, p.10). Nodier intègre également les vues de son ami David de Saint-Georges¹. Celui-ci était persuadé que « les premiers mots ou sons représentèrent des sons produits ou susceptibles d'être produits par les objets auxquels ils s'appliquaient » et que « les idées métaphysiques, ne pouvant être rendues par des sons imitatifs, l'ont été par ceux qui exprimaient les objets avec lesquels elles avaient le plus de rapports » (Vaulchier, 1984, p.117).

Néanmoins, en cherchant à révéler les influences spirituelles qui se font sentir dans la *Préface* de Nodier, il faudrait surtout diriger le regard sur le cinquième nom, mentionné entre autres à la page cinq du texte. Il s'agit bien de Charles de Brosses, auteur du *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*. Ses vues, exposées dans le chapitre VI (*De la langue primitive et de l'Onomatopée*), sont reprises par Nodier « point par point dans la préface de son ouvrage » (Vaulchier, 1984, p.199). L'écrivain intègre les postulats essentiels de Charles de Brosses (l'existence d'une langue primitive qui constitue le premier fond du langage dans tous les pays ; la perte de cette langue primitive à cause de l'effet des climats, etc.) ainsi que son idée principale de recueillir les termes onomatopéiques en très grand nombre, tous originaux et primitifs. « Et l'on voit », conclut Vaulchier, « Nodier plagier jusqu'aux exemples et parfois jusqu'aux phrases utilisées par son devancier » (Vaulchier, 1984, p.132).

Mais ces faits révélés, concernant « l'imbrication nette entre les influences », contestent-ils (ou même révoquent-ils en doute) le rôle de Nodier dans les recherches sur les onomatopées ?

Nous ne le croyons pas.

D'abord, parce que l'originalité de Nodier, comme le souligne de Vaulchier, « reste entière dans l'exécution du dictionnaire [...]. S'il n'a pas eu la primeur de l'idée, il garde en tout cas celle de sa réalisation effective, car il ne semble pas qu'un travail aussi particulier sur les onomatopées n'ait jamais été réalisé avant » (Vaulchier, 1984, p.133).

Puis, parce que les pensées les plus originales de Nodier sur les onomatopées ne se concrétisent pas uniquement dans de la *Préface* ; elles prennent directement corps dans les articles du dictionnaire ainsi que dans les notes qui le suivent.

Aussi, dans l'édition de 1808 du dictionnaire, avons-nous sélectionné une dizaine d'articles tels que *Cascade*, *Courlis*, *Glouglou*, *Murmure*, *Tarin*, *Redondance*, etc., susceptibles non seulement d'apporter une sans faille à la théorie onomatopéique de Charles Nodier, mais aussi de révéler la typologie nodiériste des onomatopées.

¹ Le *Monde primitif* de Court de Gébelin donna à Saint-Georges l'idée de retrouver la filiation des langues depuis le berceau du genre humain. Saint-Georges se familiarisa avec les différents idiomes asiatiques et européens, qu'il analysa et compara entre eux. Malheureusement sa mort interrompit la rédaction de ses observations. Nodier, à qui il avait légué son travail, continua ses recherches, et en donna le plan abrégé sous le titre de *Prolégomènes de l'archéologie*.

L'analyse des articles en question nous permet de constater que Nodier délimite quatre types d'onomatopées, qui représentent, à leur tour, les deux relations plutôt dichotomiques que simplement binaires que nous allons analyser ci-dessous.

La première relation dégage donc des *onomatopées propres* et des *onomatopées abstraites*.

Les « *onomatopées propres* » (*Redondance*), appelés aussi par Nodier, « *les mots factices* » (*Glouglou*), représentent les lexèmes « que la nature semble avoir enseignés à tous les peuples » (*Murmure*). Ils « sont construits d'après ce son naturel qui a fourni d'innombrables Onomatopées à toutes les Langues » (*Scie*) et « imitent à merveille le bruit » (*Glouglou*).

Les « *onomatopées abstraites, construites par analogie* » (*Redondance*) ont été formées « d'après un bruit déterminé sur celui que ce mouvement paraît devoir produire à le considérer dans son analogie avec tel autre mouvement du même genre, et ses effets ordinaires » (*Clignoter*). En guise d'exemple, Nodier cite le verbe *clignoter* qui, lui-même, « ne produit aucun bruit réel, mais les actions de la même espèce rappellent très-bien par le bruit dont elles sont accompagnées, le son qui a servi de racine à ce mot » (*Clignoter*). Ces « dérivations figurées du son » constituent, d'après Nodier, un apport considérable dans les langues.

La deuxième relation met en évidence des *onomatopées naturelles* et des *onomatopées locales*.

Les *onomatopées naturelles*, selon l'auteur du dictionnaire, sont « communes à tous les peuples, parce qu'elles sont formées sur un son qui ne varie pas » (*Courlis*). Tels sont, par exemple, les mots *Murmure*, *Murmurer* : « cette Onomatopée ne varie point dans le grec, dans le latin, dans l'italien, dans l'espagnol, etc. ». Selon Nodier, parfois les mots semblant « étrangers les uns aux autres », ont pourtant la même « racine naturelle ». Tel serait, par exemple, le cas du nom *Tarin* : « les Naturalistes pensent que le nom de cet oiseau a été fait d'après son chant ; mais la variété de ses modulations a dû déterminer un grand nombre d'Onomatopées. En effet, les Grecs l'ont nommé *thraupis*, les Allemands *zinsle*, *zeizel*, *zyséle*, *zyschen*, *zeisich*, les Polonais *csiseck*, les Illyriens *csisz*, et les Anglais *siskin*. Nous l'appelons vulgairement *scenicle*, *cinit*, *cerizin* ».

Quant aux *onomatopées locales*, elles sont « propres à un seul idiome, parce qu'elles sont déterminées sur une figure ou un aspect des corps dont le signe est de convention ». Ces « deux riches familles de mots pittoresques », selon la conviction la plus profonde de Nodier, représentent « la plus belle partie des Langues ».

Mais quel serait donc le lien interne entre les différents types d'onomatopées ?

Même si Nodier ne le précise pas, d'après les caractéristiques définitionnelles, données aux *onomatopées propres* (« *les mots factices* ») et aux *onomatopées naturelles*, nous pouvons nous rendre compte que dans les deux cas l'accent est toujours mis sur le *son naturel*, reproduit par le langage. D'ailleurs, une telle définition de l'onomatopée serait celle qui coïnciderait le plus avec la définition donnée de nos jours, même si, bien évidemment, l'idée de l'universalité d'un même son imitatif pour tous les peuples serait remise en question. Aujourd'hui les linguistes ne doutent plus que « toute langue possède son propre lot d'onomatopées, formé d'un noyau usuel et de possibilités illimitées, la diversité que l'on constate d'une langue à une autre (chaque système linguistique l'exprimant avec son matériel phonologique) laissant rêveur sur le caractère subjectif de cette „imitation“ » (Enckell, Rézeau, 2003, p.24).

Il faudrait néanmoins souligner que l'opposition entre les *onomatopées propres* (« *les mots factices* ») et les *onomatopées naturelles*, liées entre elles par une relation que nous avons

définie comme plutôt d'ordre dichotomique, est parfois effacée, en laissant « le naturel et l'abstrait [...] se combiner » (Asso, 1985, p.19). Ainsi, à l'entrée *Cascade*, Nodier écrit-il : « la première syllabe est un son factice qui fait rebondir la seconde, et cet effet représente d'une manière vive le bruit redondant de la *cascade* ». Le substantif *Redondance* est conçu par notre écrivain comme « une dérivation figurée du son que rend un corps dur qui rebondit dans sa chute ».

La deuxième édition révisée et amplifiée du *Dictionnaire* (1828) apporte une précision très importante dans la typologie nodiériste des onomatopées. Dans l'article consacré à l'entrée *Haro*, Nodier différencie « les onomatopées propres » des « onomatopées de seconde formation, qu'on appelle *mimologismes*, parce qu'elles ont été faites à l'imitation de la parole même ». Comme le remarque Meschonnic dans son essai *La nature dans la voix*, Nodier dit « mimologisme, entre autres, pour *haleine, brouhaha, haha, haro, hourvari, huée, jaco, maman* et *nez*, nom mimologique » (Meschonnic, 1984, p.18).

Dans son livre *Mimologiques, voyage en Cratylie*, Genette consacre à Nodier un chapitre entier, intitulé *Onomatopéiologie*. En admettant que « dans le système de Nodier, le mimologisme n'est finalement qu'« un simple cas particulier de l'onomatopée » (Depierre, 1993, p.96), Genette aboutit pourtant à la conclusion suivante : si cet écrivain « insiste sur la distinction entre ces deux termes c'est que, pour lui, l'imitation par mimologisme est beaucoup plus importante que par onomatopée » (Genette, 1976, p.165). Au dire de Genette, des mots comme *fracas* et *cliquetis* ne sont pas pour Nodier « d'un usage vital » et, par conséquent, « ne ferait-il guère de résistance à l'objection de Saussure, qui relègue l'onomatopée dans un secteur très limité et très marginal de la langue » (Genette, 1976, p.165).

Cette hypothèse de Genette devrait, paraît-il, devrait changer cardinalement la théorie de la glotto-genèse nodiériste, exposée ci-dessus. Mais disposons-nous en effet de l'information indispensable et avérée pour la confirmer ?

Comme nous l'avons déjà mentionné, Nodier ne différencie l'onomatopée du mimologisme que dans la deuxième édition de son *Dictionnaire des onomatopées*, en 1828. La même année paraît son étude *Examen critique des dictionnaires de la langue française*, où dans l'article intitulé *Mimologisme, Mimologique*, Nodier explique : « ces deux mots sont nouvellement, mais très-utilement introduits dans la grammaire, pour exprimer la construction d'un mot formé d'après le cri humain. *Huée, brouhaha, etc.*, sont des *mimologismes* ou des substantifs *mimologiques*, en quoi ils diffèrent des onomatopées formées sur les bruits élémentaires et mécaniques, telles que *fracas* et *cliquetis* » (Nodier, 1828, p.264).

Certains mots, évoqués dans cette étude (par exemple, *Haro, Papa*), sont aussi qualifiés par son auteur de *mimologismes*. Néanmoins dans les deux ouvrages en question on ne trouve aucune allusion à la primauté des mimologismes sur les *onomatopées propres*. Bien au contraire, durant toute sa vie, Nodier reste attaché à sa théorie onomatopéique de la glotto-genèse, et le confirme maintes fois. Dans ses *Notions élémentaires de linguistique ou Histoire abrégée de la parole et de l'écriture pour servir d'introduction à l'alphabet, à la grammaire et au dictionnaire*, ouvrage paru en 1834, Nodier revient sur cette question. La conclusion sans équivoque qu'il dégage du chapitre intitulé *Langues organique*, est la suivante : « Nous avons acquis jusqu'ici deux notions fondamentales qu'on peut formuler en peu de mots :

1. L'homme a reçu la faculté de faire sa parole pour exprimer sa pensée.
2. L'homme a fait sa parole par imitation : son premier langage est l'ONOMATOPÉE, c'est-à-dire l'imitation des bruits naturels » (Nodier, 1834, p.42).

Dans le chapitre qui s'ensuit, *Langue abstraite et figurée*, l'écrivain souligne une fois de plus que « les onomatopées [...] sont tellement appropriées par l'usage à l'énonciation des idées qu'elles représentent, que le mot propre n'est ni plus pittoresque, ni plus intelligible » (Nodier, 1834, p.44). Il y reprend son postulat fondamental, déjà formulé dans la *Préface* de la première édition de son *Dictionnaire*, selon lequel « il n'y a pas de mot dans les langues-mères où l'onomatopée ne soit plus ou moins manifeste, et si elle reste latente dans le plus grand nombre des mots d'une langue usée, ce n'est pas ? qu'on ne puisse la retrouver en remontant à leurs racines, mais c'est que les révolutions du langage et les caprices de l'orthographe ont peu à peu altéré leur valeur caractéristique lorsqu'ils ne l'ont pas fait entièrement disparaître » (Nodier, 1834, p.46).

Or, comme nous avons pu l'observer à plusieurs reprises, il serait difficile d'adopter l'hypothèse de Genette, qui proclame la primauté du mimologisme sur l'onomatopée chez Nodier. Ce sont « les onomatopées propres » et non « les onomatopées de seconde formation ou *mimologismes* » qui restent décidément au centre de la glotto-genèse nodiériste. Quant à la « parenté » présumée des vues de Nodier et de Saussure sur le rôle des mots motivés dans le langage, elle n'a aucun fondement réel. En fait, Saussure ne fait qu'admettre que « le choix du signifiant/ dans le langage/ n'est pas toujours arbitraire » (Saussure, 1995, p.61), tandis que pour Nodier le principe imitatif (onomatopéique) dans la formation des mots est central et fondamental, car, d'après lui, « les langues n'ont pas eu d'autre type, et n'ont pas suivi dans leur formation d'autre mode que cette figure » (Nodier, 1808, pp.X–XI).

L'analyse de la *Préface* du *Dictionnaire raisonné des Onomatopées* et de ses différentes articles (édition de 1808 et 1828) ainsi que des ouvrages *Examen critique des dictionnaires de la langue* et *Notions élémentaires de linguistique*, nous permet de considérer Nodier non seulement comme le créateur de la théorie de la glotto-genèse onomatopéique au XIX^e siècle, mais aussi comme l'auteur de la première typologie originale des onomatopées.

Néanmoins, cet aspect de l'originalité de Nodier n'a pas été très bien accueilli par ses contemporains.

Selon Meschonnic, « l'article Nodier, dans le Larousse du XIX^e siècle (tome XI, de 1874) était l'enterrement d'une époque par une autre » (Meschonnic, 1984, p.15). Dans cette notice, Jules Janin conclut que Nodier était venu « trop tôt pour appartenir au présent siècle » et qu'il était venu « trop tard pour appartenir au XVIII^e siècle, et, de même qu'il n'avait pas été le contemporain de Diderot, il n'était pas le contemporain de M. Victor Hugo, qui l'appelait son maître » (Meschonnic, 1984, p.20). Tel était malheureusement le sort de ce « lettré, érudit, au sens de l'amour des Lettres », de ce « thésauriseur, flâneur, collectionneur du langage » (Meschonnic, 1984, p.20). Si la première édition de son *Dictionnaire* « fut assez favorablement appréciée », et que « les critiques mesurèrent plus l'originalité du travail que sa valeur proprement lexicographique » (Vaulchier, 1984, p.137), la seconde édition de 1828 « apparaît totalement anachronique à de rigoureux linguistes désormais rompus à une autre formation » (Vaulchier, 1984, p.146). Ferdinand Brunot, de même que beaucoup d'autres linguistes, voyait surtout en lui « un lexicologue plein d'esprit, mais d'un esprit faux, et un poète égaré dans la linguistique [qui] se laisse aller aux fantaisies de son imagination » (Brunot, 1968, pp.545–546).

Même si à l'époque actuelle cette conclusion ne peut susciter aucune objection, il est également à noter que le *Dictionnaire raisonné des onomatopées* de Nodier ne devrait pas être rangé parmi ces nombreux dictionnaires du passé qui n'intéressent plus que « les antiquaires du langage » (terme proposé par H. Meschonnic). « Il n'y a pas là de mode d'emploi, mais la relecture même de nos traditions sur le langage. [] C'est notre propre regard sur le langage que les onomatopées nous font lire » (Meschonnic, 1984, p.18).

La critique sarcastique de toute spéculation visant à affirmer qu'« à l'origine, le langage était beaucoup plus onomatopéique qu'à toute autre période connue » (Robins, 1976, p.22) faite par Max Müller, son indignation « contre le trouble-tête » Nodier, quand il fulmine en, 1861 contre « cette théorie/ qui / détruirait tout ce qui était accompli depuis 50 ans par Bopp, Humbolt, Grimm et les autre linguistes » (Vaulchier, 1984, p.145), des postulats fondamentaux de Ferdinand de Saussure sur le lien arbitraire entre le signifiant et le signifié ainsi que ses observations sur les onomatopées qui « ne sont jamais des éléments organiques d'un système linguistique » (Saussure, 1995, p.101), aurait dû, paraît-il, couper à la racine toute envie d'évoquer les onomatopées dans les théories de la glotto-genèse. Pourtant, comme nous l'avons déjà mentionné auparavant, en 1922 le linguiste danois Jespersen publie à Londres son ouvrage culte, *Nature, évolution et origines du langage*, dans lequel il accorde un intérêt incontestable à l'aspect phonologique dans la formation du langage humain.

Dans le chapitre *Les origines du langage*, Jespersen procède à un inventaire des théories biologiques et anthropologiques majeures de la glotto-genèse, à savoir la théorie « Bow-wow theory » (ou théorie de l'onomatopée), la Pooh-pooh theory (ou théorie de l'interjection), la Ding-dong theory (ou théorie de la résonance) de Müller² et, enfin, la Yo-he-ho theory de Ludwig Noiré (ou théorie des cris résultant d'un effort physique).

Il est bien symbolique pour notre recherche que Jespersen se penche en premier lieu sur la théorie onomatopéique, tournée en dérision par Müller. Selon ce scientifique danois, les remarques les plus ironiques de Müller, traitant les onomatopées de « fleurs artificielles, dépourvues de racines », « stériles et incapables d'exprimer autre chose que l'unique objet qu'elles imitent » n'ont « aucune valeur », car « les onomatopées peuvent se révéler tout aussi productives que n'importe quelle autre partie du vocabulaire » (Jespersen, 1976, p.400). Mais cette observation, signifie-t-elle que Jespersen, suite à Nodier, absolutise leur rôle dans la formation du langage ?

Il est bien évident que l'on ne peut répondre à cette question que par la négative, car toutes les théories phonocentriques revêtent pour Jespersen une importance égale et rien n'empêcherait, à son avis, de les « combiner toutes » et de les « employer simultanément ».

D'après ce linguiste, « il semblerait que le problème de savoir si le premier mot prononcé par l'homme était *bow-wow* ou *pooh-pooh* ait peu d'importance, car ce qui compte, ce qu'il les ait employés tous les deux » (Jespersen, 1976, p.402).

Toutefois, ces théories, même réunies ensemble, ne seraient pas susceptibles, aux yeux de Jespersen, d'éclaircir la question de savoir comment est né le langage humain et qui a donné le stimulus à son développement : « Chacune des trois théories principales nous permet d'expliquer des *parties du langage*, mais uniquement des parties, car il semble bien qu'aucune d'entre elles ne parvienne ne serait-ce qu'à effleurer essentiel » (Jespersen, 1976, p.402).

Quel serait donc cet « essentiel » que les théories phonocentriques antérieures, d'après Jespersen, ne faisaient qu'effleurer ? Dans son essai, consacré aux mythes et théories de l'origine sur le langage, Gabriel Bergounioux (Bergounioux, 2005, pp.35–36) résume les vues de Jespersen sur les caractères principaux des langues actuelles à leurs commencements. Il y attribue le rôle prépondérant à la prosodie par rapport aux phénomènes articulatoires, pose le caractère synthétique des unités, un grand nombre d'irrégularités, et mentionne le caractère concret du lexique, proche du fonctionnement du nom propre dans les langues modernes, avec un vocabulaire riche en moyens descriptifs pour l'environnement immédiat mais

2 « Cette théorie, dont Max Müller est l'auteur, et qu'il a eu le bon sens d'abandonner par la suite, n'est mentionnée ici que pour la curiosité de la chose » (Jespersen, 1976, p.400).

Le théories onomatopéiques de la glotto-genèse au XXe siècle

peu capable d'abstraction. Cela montre une fois de plus que pour Jespersen l'onomatopée proprement dite, ce « portrait sonore de la chose », est l'un des moyens productifs dans la formation du langage, mais pas l'unique. Elle « ne représente que son cas limite » (Greisch, 1987, p.155) et, sans aucun doute, ne pourrait pas être considérée comme le noyau de la théorie de la glotto-genèse.

Le deuxième livre incontournable pour notre recherche est *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, de Genette. Cet ouvrage a suscité des évaluations assez controversées. Le compte rendu de ce livre, écrit par Jean-Marcel Léard, commence par un passage bien railleur, si ce n'est sarcastique : « Les mauvaises langues, mais nous ne sommes pas de celles-là, diraient que G. Genette vient de réaliser d'un seul coup les deux rêves de Flaubert : il y écrit un sottisier (achevé, à la différence de *Bouvard et Pécuchet*) et aussi le livre sur rien mentionné dans les *Lettres à Louise Collet*. Voilà de quoi placer quelqu'un haut dans votre estime. J'ignore s'il faut beaucoup d'érudition pour écrire un livre sur rien, mais il en faut beaucoup pour écrire un sottisier, si je me fie à Flaubert et à Genette » (Léard, 1978, p.308).

De quels « pires délires » auxquels « quelques commentaires donnent un air de profondeur » (Léard, 1978, p.308), évoqués par Léard, s'agit-il dans ce livre ?

Au dire de Genette (Genette, 1976) lui-même, en partant du *Cratyle* de Platon, ce « texte fondateur, matrice et programme de toute une tradition, variantes, lacunes et interpolations comprises » (p.10), « cette *Iliade* du genre » (p.428), il s'abandonne à la « rêverie mimologique » (p.10) et « voit dans les nombreuses réflexions et créations sur le caractère arbitraire ou motivé du langage un véritable genre littéraire, qui traverse les siècles » (Robert, 2009a, pp.64–80). Le but de cette « rêverie mimologique » était donc, en passant par de nombreux textes linguistiques, philosophiques et littéraires de différentes époques, de trouver la réponse à « la vraie question [...], de savoir (toujours *sklèrotès* – et *kinèsis*) si la langue respecte et investit dans son fonctionnement ses capacités imitatives » (p.412).

Il est cependant à noter que dès le début ces « voyages en Cratylie » vont apparemment à contre-courant des autres recherches actuelles, ce qui en fait des « pires délires » aux yeux de Léard. La première controverse concerne tout d'abord la nouvelle interprétation de la position de Socrate dans le *Cratyle*. D'après Genette, les commentateurs modernes se laissent tromper par le second dialogue de Platon, « où Socrate, abandonnant un Hermogène un peu trop facilement réduit à quia, se retourne vers son antagoniste » (p.32). Mais cet « abandon de fait » n'est « qu'une sorte de regret en principe » : « Il subsiste donc simplement le regret de devoir abandonner cette théorie si prometteuse » (p.32). Selon l'auteur des *Mimologiques*, Socrate reste « cratylisme déçu et mécontent » (p.36), et son objection de principe est contre le « cratylisme hyperbolique », « et donc contre la mimologie parfaite, qui ferait du langage un double de la réalité », « sans qu'on y pût distinguer où est l'objet lui-même et où est le nom » (p.33). La définition socratique du nom comme « imitation de l'essence de l'objet par lettres et syllabes » ne prétend pas être une imitation « parfaite ». Or, selon Genette, la position de Socrate est « fort claire dans toute cette discussion : elle consiste à montrer que les mots – du moins certains mots – peuvent être mal choisis ou mal formés » (p.34). Cette malformation des mots, aux yeux de Socrate, n'est jamais attribuée à quelque décadence historique de la langue, typiquement originaire et *congénitale*, et rapportée sans équivoque à une erreur *initiale* de l'onomatourge : « Suppose que l'auteur se soit trompé *au début*, et qu'il ait de force ramené la suite à ce point de départ, pour obliger à être d'accord avec lui-même.... » (p.34).

Les voyages mimologiques à travers les siècles incitent Genette non seulement à partager « la thèse traditionnelle » qui postule « la fonction expressive des sons dans l'onomatopée »

(p.414), mais aussi à constater que même « l'oubli de l'origine » ne « peut rien contre l'essence originelle ». D'après l'auteur des *Mimologiques*, « à la source de tout mot 'arbitraire' [...] il est un fait d'histoire et non de nature : il n'y a pas eu de convention originaire, donc pas de convention du tout, car une série d'accidents n'est pas une convention. On peut donc bien dire que les langues sont (devenues) arbitraires, mais non qu'elles sont (essentiellement) conventionnelles (p.415) ».

Mais le « dernier avatar du cratylisme scientifique » serait pour Genette l'idée du mimétisme syntaxique du XVIII^e siècle : « il y aurait un ordre naturel et mimétique des mots dans la phrase... ordre français bien sûr, qui respecte l'ordre de la pensée (sujet-prédicat). En somme l'arrangement phrastique compense l'arbitraire du signe » (Léard, 1978, p.309).

Cependant, au dire de Genette, « à partir du XIX^e siècle [...] le cratylisme va devoir, pour survivre, se modifier plus profondément sans doute qu'il ne l'avait jamais fait auparavant » (p.239). En quoi consisteraient donc, selon l'auteur des *Mimologiques*, ces métamorphoses radicales ? Elles « auront pour trait commun de transférer le rêve mimologique du terrain de la 'science' à celui de la 'littérature' : de la poésie, de la fiction, du jeu reconnu et assumé comme tel, ou projeté dans les 'souvenirs d'enfance' » (p.239).

La continuation du « rêve mimologique », « une fois [...] battu sur son propre terrain par de Saussure », et « réfugié dans la littérature » (Greisch, 1987, p.147), effleure peut-être de plus près cette « séduction esthétique d'un mimologisme considéré comme l'un des beaux-arts » et « comme [un] genre littéraire » (Genette, 1976, p.427), mais s'éloigne le plus possible de la linguistique contemporaine.

Rien d'étonnant à ce que Léard, après avoir analysé les *Mimologiques*, nous livre l'évaluation suivante : « Vient enfin l'heure du jugement linguistique, et il est sévère [...] : la limite des voyelles et des consonnes s'évanouit et se relativise, chassant une partie du cratylisme ; la langue exploite peu la synthèse voyelles-couleurs [...] ; la relation gamme de fréquence-tailles ne semble pas exploitée non plus, même si la relation semble plus objective (la raison invoquée par Martinet, cité par Genette, nous fait sourciller) » (Léard, 1978, p.310).

Les *Mimologiques* de Genette sont peut-être la dernière tentative importante au XX^e siècle de chercher la correspondance préétablie et absolue entre le son et le sens et, par conséquent, de traiter l'onomatopée (propre ou de seconde formation) comme la source du langage humain. Comment ne pas rejoindre alors Meschonnic, estimant sur ce point que « le mimétisme est de l'ordre du mythe » (Meschonnic, 1984, p.59) et concluant que « beaucoup de mimétistes sont entrés par la petite porte du /i/, croyant marcher derrière Socrate, et n'en sont pas ressortis » (Meschonnic, 1984, p.54) ? Ce livre, malgré toute son érudition, paraît donc plutôt anachronique dans le contexte de la linguistique de la fin du XX^e siècle, fortement marquée par de différents courants nouveaux tels que l'innéisme chomskyen, le fonctionnalisme et le cognitivisme (Coupé, 2013). Malgré des différences considérables entre les postulats centraux concernant la question de l'origine du langage dans les courants mentionnés ci-dessus, une chose est évidente et suffisamment paradoxale : « au fur et à mesure que la linguistique s'assure des ses moyens et accroît sa puissance explicative, elle restreint la portée de ses interprétations. [...] Aujourd'hui, nous en sommes à évaluer statistiquement et neurologiquement [...], sans illusion sur nos capacités à épeler la protolangue. Plus sagement surtout, nous nous interrogeons sur ce qui pourrait faire signe, aujourd'hui, dans ce retour en force de la question de l'origine des langues » (Bergounioux, 2005, p.39).

Quel que soit cependant le niveau des connaissances linguistiques actuelles, y compris celles sur l'origine du langage, toutes les recherches sur la question au cours de l'histoire

« reflètent souvent les grands cadres philosophiques des différentes époques (religieux, socioculturelles) » (Coupé, 2013, p.28) et restent précieuses comme le témoignage important d'une éternelle quête humaine sur le monde et sur soi dans ce monde.

Conclusions

1 La première véritable *théorie onomatopéique* de la glotto-genèse a été élaborée par G. W. Leibniz (1646–1716). Le XVIII^e siècle, à son tour, voit naître une autre théorie onomatopéique, à savoir celle de J. J. Rousseau, exposée dans son *Essai sur l'origine des langues* (1753–55). Plus réticent que Leibniz, Rousseau estime toutefois que la plupart des mots radicaux seraient des sons imitatifs, et que l'onomatopée s'y sentait continuellement. Finalement, la troisième et, pratiquement, la dernière théorie onomatopéique majeure fut créée par Nodier, au début du XIX^e siècle.

2 Le livre *Mimologiques* de Genette est peut-être la dernière tentative importante au XX^e siècle qui cherchait la correspondance préétablie et absolue entre le son et le sens et, par conséquent, traitait l'onomatopée comme la source du langage humain. Pourtant ce livre, malgré toute son érudition, paraît donc plutôt anachronique dans le contexte de la linguistique de la fin du XX^e siècle.

3 Même si les théories onomatopéiques de la glotto-genèse ne peuvent pas être exploitées aujourd'hui dans le cadre des recherches linguistiques contemporaines, elles restent précieuses comme un témoignage historique de la pensée humaine sur les origines du langage et sur son essence elle-même.

Références

1. Asso, F., 1985. *Le poète et le poéticien*. In : La quinzaine littéraire, 1985, n° 432, pp.19–20.
2. Bergounioux, G., 2005. *L'origine du langage : mythes et théories*, in *Aux origines des langues et du langage*, Hombert, J. M (sous la direction). Paris : Librairie Arthème Fayard, pp.14–39.
3. Brunot, F., 1968. *Histoire de la langue française*, t. XII, par Charles Bruneau. Paris : Armand Colin.
4. Coupé, Ch., 2013. *De l'origine du langage à l'origine des langues : Modélisations de l'émergence et de l'évolution des systèmes linguistiques*. Thèse présentée et soutenue publiquement le 6 janvier, Doctorat de l'Université Louis Lumière (Lyon 2) [Online] Disponible sur http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2003/coupe_c/pdfAmont/coupe_c_chapitre1.pdf [consultée le 17 mars 2015].
5. Court de Gébelin, A., 1772. *Histoire naturelle de la Parole, ou grammaire universelle à l'usage des jeunes gens*. Paris : impr. Valleyre aîné.
6. Depierre, M. A., 1993. *Paroles fantomatiques et cryptes textuelles*, Seyssel : Champ Vallon.
7. Destutt de Tracy, A., 1803. *Éléments d'idéologie*, v. 2. Paris : Courcier éd.
8. Duvoy, L., 2010. *Présentation*. In : Johann Gottfried Von Herder. *Traité sur l'origine des langues* (trad. de Duvoy, L.). Paris : Éditions Allia, pp.7–11.
9. Enckell, P., Rézeau, P., 2003. *Préface*, In : *Dictionnaire des onomatopées*, Paris : PUF, pp.11–24.
10. Greisch, J., 1987. *La parole heureuse. Martin Heidegger entre les choses et les mots*. Paris.
11. Jespersen, O., 1976. *Nature, évolution et origines du langage*. Paris : Payot.
12. Larat, J., 1923. *La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier. Étude sur les origines du romantisme français*. Paris : Champion.
13. Léard, J. M., 1978. *Compte rendu Genette, Gérard, Mimologiques. Voyages en Cratylie, 1976*. In : *Études littéraires*, vol. 10, n°1–2, Paris: Éditions du Seuil, pp.308–311.

14. Longhi, J., 2008. *Une philosophie esthétique : le Dictionnaire des onomatopées de Nodier*. In : *Acta fabula*, vol. 9, n° 9, p.1, Éditions, rééditions, traductions, [Online] Disponible sur <http://www.fabula.org/revue/document4564.php> [consultée le 07 mai 2014].
15. Meschonnic, H., 1984. *La nature dans la voix, Préface*. In : Charles Nodier, *Dictionnaire des onomatopées*, précédé de *La nature dans la voix* par Henri Meschonnic. Mauvezin : Editions Trans-Europ-Repress, pp.13–104.
16. Mondot, J., 2003. *Herder et les matins du monde, l'anthropologie des origines dans le Traité sur l'origine du langage*. In : *Revue germanique internationale* [En ligne], 20, pp.17-18. [Online] Disponible sur <http://rgi.revues.org/966> [consultée le 07 mai 2014].
17. Nodier, Ch., 1828. *Examen critique des dictionnaires de la langue française ou recherches grammaticales et littéraires sur l'orthographe, l'acception, la définition et l'étymologie des mots*. Paris : Delangle frères, éditeurs-libraires. [Online] Disponible sur http://projects.chass.utoronto.ca/langueXIX/nodier/ec_m.htm [consultée le 17 avril 2015].
18. Nodier, Ch., 1834. *Notions élémentaires de linguistique ou Histoire abrégée de la parole et de l'écriture pour servir d'introduction à l'alphabet, à la grammaire et au dictionnaire*. Paris : Librairie d'Eugène Renduel [Online] Disponible sur <https://archive.org/stream/notionslmentair00nodigoog#page/n7/mode/2up> [consultée le 15 avril 2014].
19. Pénisson, P., 2003. *Le Traité sur l'origine de la langue et Rousseau*. In : *Revue germanique internationale* [En ligne], 20, pp.101–108. [Online] Disponible sur: <http://rgi.revues.org/974> DOI : 10.4000/rgi.974 [consultée le 20 février 2014].
20. Reix, A., 1979. *Compte rendu de Johann Gottfried Herder, Traité sur l'origine de la langue. Suivi de l'analyse de Mérian et des textes critiques de Hamann*, introd., (trad. et notes de Pénisson, P.). In : *Revue Philosophique de Louvain*, année, vol. 77, numéro 35, pp.430–432.
21. Robert, L., 2009a. *François Jacqmin, auteur comique, Textyles* [En ligne], 35| 2009, pp.64–80, [Online] Disponible sur: <http://textyles.revues.org/178> [consulté le 09 janvier 2015].
22. Robert, T., 2009. *L'organicité du langage naturel, la naissance du langage conventionnel et la nature humaine*. In : *Rivista italiana di filosofia del linguaggio. Natura umana e linguaggio*, 1, 2009, pp.205–222.
23. Robins, R. H., 1976. *Brève histoire de la linguistique. De Platon à Chomsky*. Traduit de l'anglais par Maurice Borel. Paris : Éditions du Seuil.
24. Saussure de, F., 1995. *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bailly et Albert Séchehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger. Édition critique préparée par Tullio de Mauro, postface de Louis-Jean Calvet, Paris: Editions Payot & Rivages.
25. Vaulchier, H. de, 1984. *Charles Nodier et la lexicographie française 1808–1844*. Paris : Didier-Erudition.

Sources

1. Genette, G., 1976. *Mimologiques, voyage en Cratylie*. Paris : Seuil.
2. Herder, J. G., 2010. *Traité sur l'origine des langues*, (trad. de Duvoy, L.). Paris : Éditions Allia.
3. Leibniz, G. W., 2000. *Bref Essai sur l'Origine des Peuples. Harmonie des Langues*, texte présenté, traduit et commenté par Marc Crépon. Paris : Seuil.
4. Nodier, Ch., 1808. *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*. p. XI. [Online] Disponible sur: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k123239/f7.image> [consulté le 09 janvier 2015].
5. Rousseau, J. J., 1781. *Essai sur l'origine des langues, où il est parlé de la Mélodie, et de l'Imitation musicale*, version numérique par Daniel Banda. [Online] Disponible sur: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html [consulté le 12 décembre 2015].

Santrauka

Danguolė Melnikienė. Onomatopėja ir glotogenezės teorijos. II dalis

Onomatopėjos, tie savotiški žodžio ir dainos lydiniai, kurie pasitelkdami kalbos garsus sąlygiškai imituoja mus supančio pasaulio garsus, nuo seniausių laikų domino daugelio šalių filosofus, gramatikus, o vėliau – leksikografus ir metaleksikografus. Tarp garsiausių būtų galima paminėti tokias istorines asmenybes kaip Platoną, Dumarsė, Leibnicą, Herderį, Ruso, de Sosiūrą, Baly bei mūsų amžininkus Ženet, Buridaną, Kleiberį, Rozję ir kt. Onomatopėjų tyrinėjimai išryškino įvairius šio daugiabriaunio ir tik iš pirmo žvilgsnio paprasto reiškinio aspektus, kurie susiję ne tik su lingvistika, bet ir su kalbos filosofija, su nesibaigiančiomis pirmosios kalbos paieškomis. Šiame dviejų dalių straipsnyje sutelkiame dėmesį į tas glotogenezės teorijas, kurios buvo sukurtas tiek antikos laikais, tiek mūsų dienomis, ir kurios neretai yra laikomos grynai onomatopėjinėmis. Bet ar iš tiesų onomatopėjų vaidmuo jose yra toks esminis? Kas iš viso slypi už onomatopėjos sąvokos? Ar ji sutampa su originaliu, antikos laikais sukurtu apibrėžimu, kuris reiškia „kuriu žodžius“ (iš ὄνομα, žodžio ὀνόματος – žodis ir ποιέω – „daru, kuriu“)? Norėdami atsakyti į šiuos klausimus, išstudijavome gausius įvairių epochų – antikinius (Platonas, Aristotelis), XVII, XVIII, XIX amžių (Leibnias, Herderis, Ruso, Nodjė), taip pat XX a. (Jaspersenas, Ženetas, Mešonikas) tekstus. Išanalizavę šiuos šaltinius, dviejų dalių straipsnyje bandėme atsekti onomatopėjinių teorijų pėdsakus ir jas įvertinti šiuolaikinių lingvistinių tyrinėjimų kontekste.

De l'auteur

Danguolė Melnikienė

Prof. dr. l'université de Vilnius, Département des langues romanes.

Domaines de l'intérêt scientifique

La lexicographie et la métalexigraphie.

Adresse

mél. dang3@takas.lt